

**-I-**

## **La nuit du 5 au 6 janvier 1709**

Seuls, au milieu de nulle part, deux hommes à cheval emmitouflés dans d'épaisses fourrures avancent à pas lents contre les rafales cinglantes qui ralentissent leur progression.

Un « air de Sibérie » s'abat sur la France... un vent glacé fouette les chemins qui se confondent avec les champs, soulevant un brouillard de neige. Des nuages noirs inondent un ciel sans étoile par une nuit sans lune. Les arbres, les taillis, les haies semblent trembler à l'écoute de cette musique du vent, rugueuse et lugubre, composée sans doute par d'étranges démons.

L'un derrière l'autre, les deux cavaliers s'arrêtent un instant, s'interpellant en criant pour se faire entendre :

« Louis, où sommes-nous ? Je ne puis aller plus loin.

- Soyez confiant Montignac, nous allons bientôt étendre nos nobles carcasses auprès d'un bon feu d'auberge. Là où je vous emmène, les filles ont le pouvoir de nous réchauffer rien qu'en les regardant.

- A Paris il y a aussi de belles demoiselles, pourquoi aller si loin ?

- Voyez-vous, mon cher, je ne connais pas mieux que cette vallée de Chevreuse pour dépuceler votre seigneurie.

- Mais cela fait près de mille lieux que vous m'annoncez cette auberge et je ne vois pas l'ombre d'une bâtisse. Je fais demi-tour, cela suffit !

- Alexandre, je vous en conjure, faites avancer votre cheval, si non il va être pétrifié sur place et transformé en glaçon »

Les deux hommes firent repartir au pas leurs chevaux et après un bon quart d'heure :

« Monsieur de Montgeron, regardez sur votre gauche, derrière ces arbres, n'est-ce pas un clocher que l'on aperçoit ? Cria le plus jeune des deux cavaliers

- Vous avez raison Alexandre, mais ce n'est pas l'auberge que je connais, sans doute on s'est écarté du bon chemin, cela ressemble à l'abbaye de Port-Royal des champs il y a bien des jeunes femmes en ces lieux, mais aucune ne peut satisfaire nos libertines pensées.

- Cela suffit Louis, je vais demander à ces nonnes l'hospitalité pour la nuit, que cela vous plaise ou non, je n'irai pas au de là de ces murs.

- Vous n'êtes pas très persévérant mon cher Montignac, mais soit, je m'incline devant votre seigneurie, malgré vos dix neuf ans, votre rang

m'oblige au respect de votre décision, allons frapper aux portes de ce couvent. Malgré tout je dois vous informer que ces lieux sont compromettants, Notre bon Roi a décidé de sa fermeture, même le Pape, l'année dernière a frappé ce monastère et ses pensionnaires de bannissement. Si votre précepteur jésuite était présent, avec nous en ce moment, il vous donnerait l'ordre formel de ne pas y mettre les pieds. Ce lieu est maudit.

- Mais pourquoi donc monsieur de Montgeron ?

- Ce sont des Jansénistes, donc pas de bons catholiques a en croire le pape et le roi.

- Et vous, cela vous importe ou pas de passer la nuit sous le toit des proscrits ? »

Louis de Montgeron se mit à rire tout en accélérant le pas de son cheval en direction des hauts murs de l'abbaye. Puis se retournant vers Alexandre de Montignac :

« Mon avis ? Rien qu'il ne m'en chaille, mon ami, Je suis un libertin, sans Dieu, avec un seul maitre, notre bon roi Louis le quatorzième. »

Les deux cavaliers s'approchèrent de la porte principale de l'abbaye. De part et d'autre de l'entrée de hauts murs d'enceinte, recouverts de lierre enneigé, protégeaient comme un secret l'immense bâtisse

silencieuse. De Montgeron mit pied à terre pour faire vibrer la cloche accrochée au portail. Tirant plusieurs fois sur la corde, de toutes ses forces, pour qu'elle tinte d'un son grave, suivit d'un silence feutré en cette nuit peu hospitalière. Il fit sonnailler plusieurs fois cette cloche avant l'ouverture d'un guichet laissant deviner un visage se confondant dans l'obscurité de la nuit. Une voix masculine s'en échappa comme un souffle à peine perceptible :

« Que voulez-vous mes gentilshommes à cette heure ?

- L'hospitalité pour la nuit, mon brave, nous nous sommes perdus en chemin et sommes las comme nos montures, lui répondit De Montgeron ; un bon lit, un bon feu, une pinte de vin chaud et un peu de paille pour nos chevaux

- Nous ne sommes pas une auberge, rétorqua l'homme derrière le guichet, je vais voir ce que je peux faire, attendez quelques instants je vais m'enquérir auprès de la mère prieure.

- Faites, mon ami, mais faites vite avant qu'on ne soit transformé en statue de glace répondit d'un ton Badin De Montgeron »

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant l'ouverture du portail. En entrant les deux cavaliers confièrent leurs chevaux à l'homme qui les recevait. Une

religieuse, en robe et coiffe blanche avec une croix rouge sur la poitrine avec sur ses épaules une grande cape noire, s'avança vers les arrivants une torche à la main :

« Je suis la mère prieure Louise du Mesnil de Courtiaux, responsable de l'abbaye, soyez les bienvenus messieurs...

- Je me présente, Louis Carré de Montgeron, chevalier, étudiant en droit, fils de Guy Carré de Montgeron conseiller au parlement de Paris. Et en désignant son compagnon : Voici Monseigneur Alexandre de La Rochefoucauld conte de Montignac, nos hommages ma mère, nous vous remercions de nous accorder l'hospitalité.

- c'est naturel en cet hiver, mais pourquoi avoir choisi notre abbaye, une bonne auberge aurait mieux convenue à votre rang, lui répondit avec un demi sourire aux lèvres la mère prieure

- Désolé, c'est tout simplement parce que nous nous sommes perdus et si j'en crois mes souvenirs l'auberge la plus proche est encore à une dizaine de lieux d'ici.

- venez, suivez-moi » répondit la sœur leur tournant le dos tout en marchant devant les deux hommes pour quitter la cour, empruntant une grande allée

transversale menant à des arcades. Leurs pas, résonnèrent en marchant sur les dalles en terre cuite. Ils entrèrent dans un bâtiment sombre, sans lumière, traversèrent plusieurs pièces vides puis entrèrent dans une plus petite où gisaient deux paillasses près d'une cheminée sans feu.

« Voici ce que nous avons de mieux, leur dit la mère Prieure tout en allumant quelques bougies à demies consumées d'un candélabre en bronze. Je vais faire venir l'une des novices qui n'a pas encore prononcé ses vœux et qui par conséquence peut vous approcher. Elle allumera un bon feu dans la cheminée et vous préparera un peu un vin chaud. Installez-vous, à demain matin, bonne nuit mes seigneurs. »

Les deux hommes murmurèrent, du bout des lèvres, le souhait réciproque de passer une bonne nuit, transis de froid et dépités devant la vétusté sans confort des lieux.

S'étalant, chacun sur sa paillasse, De Montgeron s'emmitoufla sous sa cape de fourrure sans dire un mot ; tandis que le conte de Montignac maugréa sa condition présente.

« Ce n'est pas possible, faire tout ce chemin depuis Versailles, sous la neige et le vent qui nous taille la peau, tout ça pour passer la nuit dans une pièce

sordide au milieu d'un couvent hors la loi, le ventre vide, les pieds gelés. Sans une choppe de bière avec qui nous aurions pu passer le temps. Nous allons donc devoir dormir entre ces murs de glace qui nous pétrifient le cerveau. »

On frappa à la porte :

« Veuillez entrer cela ne risque pas que vous nous trouviez nus, répondit le comte de Montignac »

La porte s'ouvrit, une nonne en robe blanche sous un épais manteau de fourrure en peau de lapin entra, une torche tenue dans une main éclairant son visage juvénile ; sa bouche laissa échapper :

« Bonsoir mes seigneurs, je suis chargé par notre mère prieure de vous servir. Je vais vous allumer les buches qui sont déjà dans le foyer et faire chauffer un peu de vin. » Joignant le geste à la parole elle s'employa à la besogne sous les regards perturbés des deux hommes, qui sans mot dire, suivirent des yeux les gestes lents et précis de la jeune femme. Elle laissa tomber à terre sa cape de fourrure qu'elle tenait serrée au cou de l'autre main, pour mieux accomplir sa tâche. De longs cheveux blonds dégoulinèrent sur ses épaules. Une robe de bure blanche l'enveloppait jusqu'aux chevilles, les pieds chaussés dans des sabots en bois.

Le regard de Louis croisa celui de la future nonne. Pendant une seconde leurs yeux se fixèrent l'un vers l'autre, en silence, aussitôt déchiré par le crépitement du feu qui s'allumait. Cet instant parut une éternité pour Louis. Une chaleur, qu'il n'avait jamais ressentit jusque là, monta de son ventre jusqu'à ses joues, il perdit toute contenance se sentant rougir. C'était la première fois qu'il éprouvait une telle émotion, mélange de désarroi et d'amour, la gorge serrée, il lui fut impossible de prononcer un mot. Figé, à genoux sur sa paille la contemplant, n'osant pas ni l'approcher, ni lui parler.

Alexandre, quant à lui, allongé, bien emmitoufflé dans sa cape ne se préoccupa nullement de son ami Louis ni de la nonne. Cette dernière mit un petit broc sur un trépied au dessus du feu. La voix de la jeune femme vint briser le silence.

« Voilà, c'est fait, dès qu'il sera bien chaud, buvez le sans attendre.

- Comment vous appelez-vous ? Osa lui demander Louis de Montgeron

- Je suis la novice Cécile de Chalette, monseigneur répondit timidement la jeune demoiselle, fille du capitaine François de Chalette de la garde royale et ma

mère est auprès de Dieu depuis le jour de ma naissance.

- Vous êtes ravissante demoiselle Cécile, répliqua Louis tout en fixant la future nonne d'un regard ardent. Celle-ci baissa ses yeux, se sentant éblouie par l'homme qui la dévisageait intensément. Après un bref silence il reprit d'une voix lente et douce.

- Vous voulez vraiment devenir nonne ? Vous êtes si belle, avec vos yeux bleus, profonds, vos cheveux longs dorés comme le soleil, votre corps paraissant si fragile sous cette longue robe de bure immaculée ?

- je veux consacrer ma beauté au seigneur, lui dit-elle tout en maintenant son regard dirigé vers le sol.

- Mais quel gâchis, vous n'avez donc jamais rencontré un homme susceptible de vous épouser ?

- Non, monseigneur, mon père ne l'aurait pas permis, depuis l'enfance je suis dans un couvent et promise à Dieu »

Louis ne sut quoi répondre, prisonnier d'un dilemme en éprouvant à la fois le désir de prendre cette jeune demoiselle dans ses bras et celui de la maintenir à distance pour respecter la promesse qu'elle fit à Dieu. Cécile releva la tête vers Louis, de nouveau leurs regards se croisèrent, un sourire s'esquissa un instant sur les lèvres de la belle. Ce fut pour Louis comme

une réponse à ses hésitations, décidant de prolonger la conversation à l'instant où Cécile, reprenant sa cape de fourrure sur les épaules fit deux pas en direction de la porte. Le vin se mit à chanter dans le broc au milieu de la cheminée.

« Belle Cécile, servez-nous donc ce vin bouillant qui frémit d'impatience d'être bu, lui demanda Louis. »

Sans répondre elle s'empara du broc pour remplir de vin chaud deux gobelets en métal posés sur la tablette au dessus du foyer. Donnant l'un à Alexandre, grelottant allongé sur sa paille, puis le second à Louis. Sa main trembla légèrement trahissant son émoi pour le gentilhomme qu'elle ne quittait pas des yeux. De Montgeron s'empara du gobelet d'une main tandis que de l'autre il prit celle de la jeune femme l'attirant tout contre lui.

« Il me semble que vous tremblez, belle Cécile, vous avez froid ? Venez-vous réchauffer tout contre moi »

Puis tout en buvant le breuvage amer et sucré, le bras de Louis entourait le corps de la demoiselle la plaquant doucement contre le sien. Malgré l'épaisseur de ses vêtements il sentit battre vivement le cœur de la jeune femme qui ne résista pas à l'étreinte. La pièce s'était quelque peu réchauffée grâce au feu de bois et au vin chaud. Un bon moment s'écoula ainsi, Louis et Cécile,

debout l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux, respirant hâtivement. Alexandre s'endormit rapidement dans un profond sommeil. Louis prit alors l'initiative d'embrasser sur la bouche la novice, qui eut aussitôt un rejet en s'écartant légèrement, surprise par cette impulsion.

« N'ayez pas peur belle demoiselle, je veux juste déposer un baiser sur vos lèvres, car je sais que vous n'êtes pas indifférente à ma personne, aucun homme ne vous a embrassé avant moi ?

- Non Monseigneur, jamais, aucun homme ne m'a si de près serré dans ses bras.

- Je suis donc le premier, et ne m'appellez plus monseigneur, mon prénom c'est Louis. Tout comme je vais vous appeler Cécile, voulez-vous ?

- Comme cela vous conviendra... Louis, dit-elle en hésitant.

- Allongez-vous avec moi sur la paille, nous serons mieux pour nous détendre et nous réchauffer l'un contre l'autre »

Louis entraîna la jeune femme à terre et ils se couchèrent l'un contre l'autre sur ce lit étroit qui n'en était pas un. Louis se dévêtit de son manteau de fourrure, puis ôta son pourpoint en cuir ainsi que sa chemise laissant apparaître son torse musclé et velu.

Cécile trembla légèrement en regardant l'homme se dévêtir, elle glissa même sa main sur sa poitrine, l'effleurant du bout des doigts.

Louis s'empressa d'enlever la cape de fourrure entourant encore le dos de Cécile, puis tira sur les cordons du col de la bure enveloppant le corps de la jeune femme. D'un coup sec retira par le haut l'ensemble de l'habit provoquant un petit gémissement de surprise de la demoiselle :

« Mais que faites-vous Louis ? Je suis nue en dessous, je vais avoir froid

- Non vous allez vous réchauffer contre mon corps et nous serons entourés par nos fourrures. »

D'un geste rapide ce qui fut dit fut fait. Louis retira ensuite sa culote de cheval en cuir ainsi que son caleçon. Ses mains glissèrent sur le corps frémissant de Cécile en partant des cuisses remontant doucement sur ses hanches jusqu'aux épaules tandis que ses lèvres embrassèrent celles de la jeune femme. A ce moment là comprenant qu'elle aussi le désirait, manifestant aucune protestation, se laissant blottir contre lui. Il prolongea son baiser dans son cou, puis sur ses seins tandis que la respiration de la jeune femme prit un rythme plus rapide, sa gorge gémissante sous les caresses plus précises de cet homme qu'elle

ne connaissait pas une heure avant. Elle pensa tout à coup à la mère prieure, si elle la voyait ainsi, certainement elle recevrait des coups de fouet et de nombreuses nuits de cachot et de solitude.

Jusque là côte à côte, Louis renversa Cécile sur le dos pour se positionner sur elle, poussant un cri de surprise aussitôt rejoints par des gémissements de plaisirs.

La nuit profonde s'éternisa dans un puissant silence inondant la campagne environnante. La neige redoubla son cheminement du ciel vers la terre sous un vent soufflant en bourrasque continue. Tout à coup Cécile De Chalette, bondissante se leva, le regard inquiet.

« Louis, Louis, réveillez-vous, écoutez...je crois entendre une cloche sonner... mais oui encore une série de trois tintements... C'est l'angélus, il est sept heure et je suis encore là avec vous » Cécile se rhabilla en toute hâte tandis qu'une autre série de trois tintements se fit entendre

« Mais où allez-vous donc belle Cécile, il fait encore nuit s'exclama Louis toujours allongé

- Il faut que je rejoigne mes sœurs pour la messe du matin

- Non ! Restez avec moi, nous allons repartir ensemble, je vous emmène, vous êtes ma femme maintenant, je ne vous laisserai pas dans ce lieu de perdition que le Roi va bientôt faire évacuer. »

Une pleine volée de cloches retentit au moment où Cécile s'apprêtait à sortir, retenue un instant par la main de Louis, ils se regardèrent une fraction de seconde alors Cécile retira de son cou l'une des deux médailles qu'elle portait avec d'un côté la vierge Marie et de l'autre son portrait gravé par l'un des « solitaires » de la communauté.

« Tenez monseigneur, prenez cette médaille en souvenir de moi

-Vous ne voulez donc pas partir avec moi, répéta Louis avec insistance

- Pas maintenant, La mère prieure m'attend et sans doute qu'elle aurait de sérieux motifs pour m'en empêcher.

- Je promets de revenir vous chercher, je ne vous laisserai pas ici, je vous le jure, Cécile, je vous aime.

- Moi aussi Monseigneur... Adieu » Sur ces mots la jeune femme s'éclipsa dans la nuit en direction de la chapelle, tandis que la volée de cloche appelant à la prière s'éteignit. Le silence retomba dans la chambre pendant qu'Alexandre se réveillait en demandant :

« Qui était là, Louis ?

- La belle Cécile qui vient de repartir dans la nuit, lui répondit songeur De Montgeron.

- Je me réveillai quand il me semble avoir entendu sonner l'angélus, je me trompe ?

- C'est bien cela, cher Alexandre et vous avez bien dormi toute cette nuit.

- Mais vous avez dit aussi que la sœur Cécile venait de quitter la chambre, n'est-ce pas ?

- C'est cela, oui...

- Cela veut dire qu'elle a demeuré toute la nuit avec nous.

- Non, avec moi seulement, précisa Louis

- Vous êtes un fieffé coquin De Montgeron, et moi sommeillant dans ma solitude pendant que vous troussiez la belle, répondit en riant le comte de Montignac.

- Alexandre, ce n'est pas ce que vous croyez, je suis tombé amoureux de la belle Cécile, je n'y peux rien, un coup de foudre, je ne sais pas comment cela se nomme exactement, sans doute un cadeau du ciel. A aucun moment Cécile ne m'a repoussé, si elle avait manifesté un seul geste ou un seul mot pour refuser mon étreinte, je n'aurais pas insisté

- Oui, c'est vous qui le dites, mon cher, parce que cela vous sied, elle ne vous a pas refusé son corps parce qu'elle n'a pas osé. Elle se devait d'agréer vos désirs. Ce n'est pas très chevaleresque de votre part Louis.

- Mais que connaissez-vous des femmes ? Rien ! Vous n'en avez approché aucune, vous êtes trop prude Alexandre. Allez levez-vous dans un quart d'heure il fera jour et nous reprenons la route pour retourner à Paris. Je lui ai promis de revenir la chercher et je le ferai, soyez-en sûr ! »

## -II-

### Mars 1709

Au dix de la rue de l'Arbre sec à Paris, Barthélémy Brunetti banquier lombard tenait son office de prêt dans une échoppe étroite, sombre, une vieille table lui servant de bureau. Assis sur une chaise bancale, le gros homme d'un âge bien avancé, comptait ses pièces d'or dans une boîte posée sur ses genoux cachée par la table encombrée de papiers et de dossiers en pagailles. L'hiver qui fut rude venait de faire place au dégel et à une pluie discontinue. Dans la rue, ce matin là, une foule faisait la queue devant le fournil en face de chez Barthélémy. Les pauvres gens, tapaient des pieds à la fois d'impatience et pour se réchauffer. Le pain se faisant rare, le blé attendait quelque part dans des silos selon le bon vouloir des négociants, plus soucieux de vendre leurs récoltes au meilleurs prix que d'alimenter la populace de Paris.

Louis De Montgeron fit une entrée tonitruante avec ses bottes ferrées claquant le sol de l'échoppe du banquier. Ce dernier sursauta en voyant le jeune gentilhomme refermant précipitamment sa boîte de

Louis d'or, pour la cacher dans l'un des tiroirs de son bureau. Puis s'adressa à l'intrus :

« Bienvenue Monseigneur, que puis-je faire pour votre service ?

- Un emprunt, banquier, c'est bien de cela que tu tiens commerce, n'est-ce pas ? Quelques centaines de milliers de livres, mon brave, je veux me marier dans quelques semaines et avant je veux acheter un petit comté du côté de Beaulieu qui est à vendre.

- En échange de quoi ? Monseigneur...

- Désolé, je ne me suis pas présenté : Louis Basil Carré De Montgeron, chevalier, étudiant en droit, fils de Guy du même Nom qui a la charge de conseiller au parlement de Paris

- Vous avez donc des terres qui vous rapportent combien de livre par an ?

- Si peu, une bagatelle, quelques arpents négligeables, achetés par l'un de mes aïeux dont aujourd'hui mon père et moi nous en portons le nom elles ne sont supportées d'aucun château.

- Dans ce cas cela va être difficile, vous comprendrez Monseigneur de Montgeron que je ne peux vous satisfaire sans garantie, cela va de soi.

- Vous ne feriez pas confiance en ma parole de gentilhomme ?

- la parole ne suffit pas, comment allez-vous me rembourser avec les intérêts objecta doucement le banquier, Non plutôt que de vous prêter une si grosse somme d'argent je vais vous offrir la possibilité d'en gagner, en vous prêtant une petite pour que vous puissiez en gagner rapidement de grosses sommes.

- S'il y en a un ici qui en gagne rapidement des grosses sommes, c'est bien vous, banquier.

- Détrompez-vous, détrompez-vous. Je vais vous expliquer » confia le banquier en baissant la tonalité grave de sa gorge en se penchant vers Louis qui prenait place sur une chaise face au financier. Celui-ci se mit à chuchoter à l'oreille :

« - je vais vous dévoiler les secrets de la spéculation. »

Ce jour là à l'abbaye de Port-Royal, une pluie diluvienne s'abattait dans la région depuis plusieurs jours. Les champs inondés peinaient à assimiler ces trombes d'eau, formant des marécages recouvrant les semis potagers des jardins environnants. Dans le bureau de la mère prieure, cette dernière à genoux sur son prie-Dieu, les mains jointes sur son visage, tête baissée, se recueillait ainsi une grande partie de la journée. Tout à coup on frappa à la porte

« Entrez, dit elle aussitôt »

Une nonne tout de blanc vêtue avec sa croix rouge sur la poitrine entra toute essoufflée :

« Mère, c'est la novice Cécile qui...s'arrêtant un instant pour mieux respirer

- Qu'a donc encore sœur Cécile, interrompit la mère Prieure, parlez donc sœur Antoinette

- Je viens de la retrouver allongée à terre évanouie dans sa cellule

- Et alors, qu'avez-vous fait ?

- Rien ma mère, j'ai couru aussi vite que possible pour vous prévenir.

- Mais ce n'est pas vers moi qu'il fallait venir, allez donc vous enquérir auprès du solitaire Jean de Satty, il est apothicaire et il peut être utile pour notre sœur Cécile. Allez vite le chercher et amenez-le auprès d'elle. Je vais m'y rendre également. »

Quelques dizaines de minutes plus tard dans la cellule de sœur Cécile, la mère prieure, sœur Antoinette, debout égrenaient leurs chapelets entre leurs doigts tout en récitant silencieusement des prières. L'apothicaire penché sur le corps inanimé de Cécile palpa son pouls, puis passa sa main sous sa robe en bure blanche, l'air anxieux et songeur. Deux fois il souleva la tête en direction de la mère prieure, il

fronça les sourcils mais resta muet, devinant une situation difficile et rare en ces lieux. Il pensait en lui-même qu'une erreur de sa part pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

« Qu'a-t-elle donc monsieur de Satty ? Ce n'est pas la typhoïde au moins ?

- Non ma mère, sœur Cécile n'est pas malade, néanmoins son état est difficile, lui répondit l'apothicaire, gêné de lui annoncer son diagnostic. »

A ce moment là Cécile reprit ses esprits, en ouvrant les yeux, fronçant les sourcils et dévisagea chacun des personnages penchés sur elle

« Mais qu'a t'elle donc, monsieur de Satty, répondez ; demanda avec impatience la mère Prieure

- Que s'est-il passé, demanda d'un ton plaintif la belle Cécile ?

- Vous étiez là, allongée, inconsciente au moment où je venais vous chercher pour que nous allions ensemble à confesse, répondit sœur Antoinette.

- Voilà l'un des premiers remèdes qui lui faut à cette novice intervint l'apothicaire, une confession, pour qu'elle explique son état, la dernière personne dont j'ai entendu parler qui fut dans son cas, c'est la vierge Marie, mais c'était par l'intervention du Saint esprit. Je doute qu'il a recommencé le même miracle.

- Quoi, vous voulez dire que sœur Cécile est enceinte ! S'exclama la mère prieure, marquée par la stupeur et l'effroi.

- je ne vois aucun autre problème de santé, les symptômes sont parlants, l'autre soir sœur Cécile vomit, aujourd'hui elle s'évanouie. La question : c'est qui le père ? A par le saint esprit, bien que j'ai la foi, j'en doute. Peut être que l'un des nôtres, par manque de foi sur ses vœux de célibat, attiré un soir par la cellule de sœur Cécile, elle aurait ainsi été abusée honteusement.

- Taisez-vous De Satty, s'écria la mère prieure. Je veux que vous n'en parliez à personne, cela vaut également pour vous sœur Antoinette, silence absolu de cet état ? Quand à vous sœur Cécile, vous pouvez dire adieu à vos vœux que vous ne pourrez pas prononcer le mois prochain. Vous allez vous rendre en cellule de solitude dans l'une des caves, hors de la vue de toute la communauté, ceci jusqu'à votre accouchement. Seule sœur Antoinette sera habilitée à porter vos repas. Mais aucun échange, aucune conversation. Silence absolu, vous allez pouvoir méditer pendant plusieurs mois sur la faute que vous avez commise. Après votre accouchement vous serez chassée, vous et votre enfant. Maintenant avouez-moi

qui est l'auteur ? Qui vous a séduite ainsi ? Allons parlez devant témoins, quel est l'homme de notre communauté qui vous a violée, qu'il soit maudit et chassé à jamais.

- Aucun homme d'ici ne m'a touché, vous devez me croire mère protesta la belle Cécile, les yeux boursoufflés pleurant abondamment avec des sanglots dans la voix. un court silence passa, tandis que l'assistance fixait sévèrement Cécile à l'écoute de sa révélation :

- C'est en Janvier, quand les seigneurs De la Rochefoucauld et De Montgeron sont venus passer la nuit, vous m'aviez chargé d'y allumer un feu et de faire chauffer du vin. Monsieur De Montgeron m'a prise dans ses bras et nous avons passé la nuit ensemble »

Louis de Montgeron sortit de chez le banquier Brunetti après un long tête-à-tête ; il venait d'engranger quelques secrets jusqu'ici jalousement bien gardés par quelques bourgeois sur la possibilité d'engranger un maximum de pièces d'or en peu de temps. Mais pourquoi un tel cadeau ? Bref il chassa aussitôt cette question lui embrouillant l'esprit.

Suivant les instructions du banquier, il se dirigea vers une auberge de la rue Quincampoix pour y rencontrer un juif dénommé David Levy négociant en grain qui avait ses habitudes dans cet établissement. La rue était en effervescence cet après midi là, quelques fiacres essayant de se frayer un chemin entre les étales de marchandises exposées dans la rue, où à tout instant les passants risquaient de se faire renverser. Des effluves diverses odoraient bizarrement cette rue encastrée en plein centre de Paris. Des fragrances de fleurs se mêlant au fumet d'une soupe, des arômes de fruits chassés par des relents de choux en putréfaction. Ici et là un marchand s'égosillait d'annoncer le prix de ses légumes ou de ses fruits exposés ne trouvant pas preneur à cause du prix exorbitant proposé. La foule criait au scandale menaçant du poing parfois le malheureux marchand, mais les archers du guet n'étaient jamais loin prêts à intervenir.

Arrivé à l'adresse qu'on lui avait communiqué, Louis demanda à l'aubergiste qui était le dénommé Levy parmi cette populace attablée ici et là dans sa taverne. Il lui indiqua du doigt un petit homme assis devant un guéridon étroit au fond de la salle prenant des notes devant un verre de vin. De Montgeron se présenta,

faisant aussitôt l'éloge du banquier Lombard qui lui avait recommandé son adresse.

«Je parie qu'il vous a prêté quelques centaines de livres avec la promesse de venir acheter du grain, chez moi n'est-ce pas ?

- Tout à fait marchand, qu'est-ce qui vous a fait penser cette idée ?

- Parce que moi aussi je lui ai emprunté une certaine somme à vingt pour cent d'intérêts et qu'en m'envoyant un client il est sûr que je vais pouvoir les lui rendre

- C'est possible, le coquin m'a prêté avec trente pour cent avec la promesse de lui rendre dans les plus brefs délais.

- Que voulez-vous exactement, maïs, orge, blé ou avoines ?

- du blé, du blé tout ce que vous avez en blé

- Vous n'êtes pas meunier ? D'habitude ce sont eux qui m'achètent cette marchandise.

- Non désolé, je n'en suis pas, j'aime les femmes, et pour les beaux yeux de ma belle je vais devenir un intermédiaire entre vous qui représentez les propriétés de silos à grains et les meuniers. Pourquoi ? Parce que c'est à ce niveau là que l'on gagne beaucoup d'argent en très peu de temps

- Je vois, vous en voulez combien ?
- Je veux tout.
- Attention j'en ai énormément, dans les silos de Melun cela représente de quoi faire du pain à tous les parisiens pendant deux mois
- J'achète ! S'écria Louis De Montgeron. Voici en pièces d'or sept mille livres
- Taper là, mon ami.» Lui répondit David Levy en lui montrant la paume de sa main ouverte face à De Montgeron. »

De Montgeron n'avait pas remarqué une belle jeune femme blonde, attablée juste derrière lui, qui détonnait du reste de la clientèle par ses soieries et velours l'habillant comme une princesse. La demoiselle, seule à la table, reconnut Louis aussitôt son entrée dans la salle. Voyant qu'il était en affaire avec le juif, elle attendit tranquillement qu'il en finisse et au moment où De Montgeron prenait congé, elle se leva de table en même temps et se bousculèrent mutuellement.

« Oh ça par exemple, s'écria Louis, mais que faites-vous en ce lieu sinistre ma chère Elise ?

- je pourrais vous poser la même question, monseigneur, lui répondit la belle élégante

- Je me suis lancé dans les affaires, il faut bien que j'entretienne ma condition. Mais vous ne répondez pas à ma question chère Elise De Valberg, toujours aussi somptueuse

- Comme vous le voyez » répondit-elle, puis baissant la voix en chuchotant à l'oreille de Louis

- Je suis en mission pour le compte du lieutenant général de Police

- Sacré nom de dieu, jura De Montgeron, vous, une « mouche » de ce scélérat.

- vous avez de drôles de façon de considérer l'autorité de cet homme qui remplit un rôle ingrat, celui de nettoyer Paris des spéculateurs ruinant le trésor royal et des Jansénistes conspirant contre le roi ; dit-elle d'un ton vindicatif. »

Autour d'eux, les gens attablés avaient cessés leurs conversations et des oreilles se tendaient vers le couple toujours debout.

«Venez, ma chère ne restons pas là » lui répondit De Montgeron la prenant par le bras et l'entraînant hors de la salle.

Dans la rue, le brouhaha noyait les conversations, tandis que le jour commençait à décliner. Le soleil se planquait quelque part, derrière un nuage sans doute, comme tout ce monde qui se cache sous des faux

semblants. Voici que celle qui fut sa maitresse il y a déjà six mois de cela, qu'il n'avait pas revue depuis, était au service du marquis d'Argenson, un comble.

«Je parie que vous fréquentez assidument son lit, n'est-ce pas, interrogea Louis

- Cela vous va bien de me faire la morale, vous m'avez laissé tomber comme une fleur fanée pour une tourterelle à peine pubère, lui rétorqua Elise d'un ton provoquant.

- Soit ! Mais pourquoi renseigner le marquis, il y a d'autres sujets plus féminin pour une femme de votre classe.

- le goût de l'aventure, du secret, de la chasse aussi. Répondit-elle avec le sourire.

- Alors allez à la chasse aux faisans dans les bois de Marly et restez à votre rang, madame ; répondit sèchement De Montgeron.

- C'est ce que je fais, sauf que les faisans ne sont pas dans les bois de Marly, mais dans ce quartier de Paris. C'est ce genre de gallinacé que je chasse, des hommes qui spéculent impunément sur le blé, si rare si cher. Moins on en met sous la meule des meuniers et plus il est cher pour en pétrir le pain.

- Oui, vous avez certainement raison, mais les affaires demandent quelques sacrifices, argumenta Louis.

- C'est toujours au peuple que l'on demande des sacrifices, pas aux notables. Allez, sans rancune ? Je vous laisse, quelques obligations à la cour, répondit Elise De Valberg. Bon vent et peut-être à bientôt ! »  
La jeune femme s'enfonça dans la rue à pieds disparaissant dans la foule.

La fin Mars approchait et le temps avait subitement changé. De fortes gelées, succédant au redoux du début du mois, s'abattirent dans toute la France surtout la nuit où la température descendait parfois jusqu'à moins vingt degrés. Le peuple s'alarmait, car à Paris il n'y avait plus grand-chose de pas cher pour se nourrir et les récoltes s'annoncèrent désastreuses. Les rumeurs allaient bon train devant un certain dérèglement climatique les braves gens pensèrent que c'était une malédiction divine à cause des guerres continuelles. Mais certains criaient tout haut que le Roi affamait son peuple.

Régulièrement, Louis De Montgeron rejoignait son ami Alexandre De La Rochefoucauld sur la rive gauche, où la bourgeoisie de Paris avait élue en grande partie domicile. C'est dans la rue Neuve des Fossés-Saint-Germain au café Le Procope, du nom de son

Créateur, un italien arrivé à la fin des années du siècle précédent, que les deux amis se rencontraient devant un café ou une tasse de chocolat.

Ce jour là Alexandre, qui vivait régulièrement à la cour de Versailles, avait une importante nouvelle à annoncer à son ami, qui en tant que fils d'un conseiller du parlement de Paris, ne pouvait pas y paraître à cause des litiges réguliers entre le roi et cette assemblée. Louis De Montgeron, toujours intrigué, écoutait avec délectation son ami qui lui rapportait les potins de la cour.

« Alors Louis où en êtes-vous avec la belle Cécile de l'abbaye de Port-Royal ?

- C'est de cela que monseigneur le comte voulait me parler ?

- Pas seulement, mais il me plairait que vous répondiez à ma question.

- j'ai eu fort à faire ces derniers temps, je n'ai pas la fortune des Rochefoucauld, enfin pas encore, pour assoir convenablement une famille à Paris. Je loge toujours dans les appartements de mon père qui appartiennent au parlement, alors...

- Vous êtes allez la revoir, cette demoiselle Cécile ?

- Pourquoi insistez-vous à ce que je la revois ?

- Sur place en Janvier, ne m'avez-vous pas affirmé de revenir la chercher avant qu'elle prononce ses vœux ?

- Oui j'ai dit cela, mais depuis j'ai réfléchi que je devais m'assurer des revenus conséquents. Je me suis employé à rechercher comment accumuler suffisamment d'argent pour vivre au rang qui doit être le mien. J'ai trouvé très vite ce que sera ma voie, dans quelques jours je vais amasser une petite fortune, mais ce n'est qu'un début.

- Quelle est donc cette activité si lucrative ? demanda à voix basse Alexandre se penchant en avant pour se rapprocher de son interlocuteur.

- Le négoce par des titres de propriété, des actions au porteur sur les grains et en particulier le blé. J'achète aux producteurs et je revends aux meuniers. Avec ce gel après une période de pluie et de redoux le prix du quintal à été multiplier par cinq en quelques jours depuis mon achat pour quelques milliers de livres.

- Négociant ! Vous devenez négociant en grains ? s'exclama le jeune comte.

- Assez parlé de moi, qu'elles sont donc ces confidences ?»

Après un bref silence, Alexandre de la Rochefoucauld bu un verre de vin avant de lancer ses révélations. Il

fixa son ami Louis dans les yeux, d'une voix grave, cherchant ses mots,

« A la cour nous sommes tenus informés, par des espions sur les faits et gestes de tout ce qui se passe autour et à l'intérieur de l'abbaye chez les Jansénistes. Nous apprîmes qu'une sœur novice était enceinte, je me demandai si ce n'étaient pas sœur Cécile, vous n'êtes pas allé la visiter ces jours derniers ?

- Etes-vous sûr de ces informations, mon cher comte ?

- certain, mon cher Louis, rétorqua sur le même ton le comte de Montignac

- Alors je pense que ce n'est pas le bon moment pour aller la visiter, elle va me détester, ou bien refuser de me rencontrer. Sans compter la mère Prieure qui va m'accuser de viol, alors qu'elle était consentante. Je vais y réfléchir, commenta Louis De Montgeron.

- Je voulais également vous présenter mes adieux, mon cher, tandis que vous recherchez fortune, moi je pars à la guerre, mon père le duc de la Rochefoucauld m'envoie aux armées du nord combattre en Flandre au coté du maréchal de Villars .

- Nous ne sommes pas prêt de nous revoir, j'ai bien peur que ce soit difficile pour vous et que cette campagne des Flandres soit longue et pénible. Je vous souhaite bonne chance mon ami. »

Les deux hommes se levèrent en se donnant l'accolade. Ils sortirent de l'établissement enfourchant leurs chevaux pour prendre chacun une direction opposée.

Un vent fort et rude persistait sur Paris, non loin de là la Seine charriait des blocs de glace. Le printemps officiellement avait commencé alors que la nature semblait vouloir retourner en hiver.